

Christian Hongrois

« Foncette »



Christian Hongrois

Foncette

Anarchiste et anti-patriote des « Temps-Nouveaux », Paris-Morvan-Berry, 1871-1956

© Christian Hongrois, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0957-3

Couverture : Adelina-Alphonsine GAULTIER dite Foncette, vers 1890, Paris, studios CHAMBERLIN, 63 boulevard Rochechouart. Fonds famille GASTAL

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Du même auteur :

1988 **FAIRE SA JEUNESSE EN VENDÉE**, préface de Daniel FABRE, E.H.E.S.S.-C.N.R.S. Ed. HÉRAULT, Maulévrier, 220 p.

1991 **SI T'AIMES PAS L'MEUILLE** (culture et consommation du millet en Vendée), préface de Jean TRICHET, O.M.A.C., Aizenay, 127 p.

1994 **DU MAQUIS DE MOLPHEY AU MAQUIS DES HATES** (*étude d'un réseau de Résistance en Côte D'Or*), Ed. Association Mémorial, St-Just-Luzac, 192 p.

1997 **À LA FOURNEUILLE DES JAUS BIANCHÉS** (*travaux de plissage et paruchage des haies en Vendée*), préface de François SIGAUT, E.H.E.S.S., Ed. Association Mémorial, Saint-Just-Luzac, 107 p.

2001 **LE CHEMIN DE FAMILLE**, Ed. Association Mémorial, Saint-Just-Luzac, 236 p.

2003 **AÏN PARNEIX**, Ed. Association Mémorial, Saint-Just-Luzac, 366 p.

2009 **RIO PADRE**, Ed. Du Velours, Paris, 110 p.

2011 **LES MAITRES POTIERS DE NABEUL**, Ed de la Reinette, Le Mans (préface de Frédéric Mitterrand), 500 p.

2016 **MES MOISSONS ALGÉROISES ET AUTRES RÉCOLTES NATURELLES**, préface de Gilbert MEYNIER, Paris, L'Harmattan, 285 p.

2021 **FILS DE BARBOUZE**, Paris, éd. Nouveau-Monde, préface de Frédéric PLOQUIN, 327 pages.

2022 **VOYAGE AU COEUR DE LA LUTTE CONTRE L'OAS**, Paris, éd. Nouveau-Monde, 452 pages.

2023 **BOCAGE VENDÉEN, Des Haies et des Hommes**, La Crêche, éd. La Geste, 367 pages.

Préambule

C'est drôle, en voulant commencer cette introduction, c'est l'idée de longueur qui nourrit ma pensée. L'image que la vie « *est un long fleuve tranquille* », et que « *Ce sont les rives qui sont dangereuses. Il ne faudrait jamais aborder*¹. »

C'est cet énoncé sur la vie qui me vient à l'esprit. Cette sacrée vie qui se comporte tel un long fleuve tranquille. Torrent impétueux charriant le bois flotté que nous sommes et qui ne doit son trajet qu'au hasard des méandres et des échouages. C'est curieux que je sois, par ce destin, dépositaire et relai du témoignage d'une femme que je n'ai jamais connue mais dont la vie coule pourtant imperceptiblement dans mes veines. Me voilà, malgré moi mais si consentant, prêt à vous conter la petite aventure qui m'a conduit à devenir le confident posthume d'une femme embarquée sur le courant de l'anarchisme.

Il était une fois le jour où j'ai échoué sur les rives presque inabordables d'un îlot de terres sauvages ceints de roseaux. Ils étaient si serrés qu'on eût dit cet endroit impénétrable. Le moindre mouvement provoquait une trace de cet abordage, soit sur ma peau rayée d'écorchures, soit sur la vase empreinte des pas de ma curiosité. Tout devint le témoin d'un passage vers cet autre monde, pas très clair, celui de l'anarchisme.

Voilà comment, il y a plus de vingt ans, j'ai commencé à entrevoir cet univers qui ne sentait alors et seulement que les beuglantes de Léo FERRÉ que mon frère et moi aimions entendre pour affirmer nos adolescences. Le fleuve de ma vie avait sans doute l'intention de jeter ma curiosité botanique sur les rives et les roselières de massettes, baldingères et autres scirpes des marigots anarchistes.

L'intention du hasard est de ce mystère, tout comme aujourd'hui lorsque me vient cette citation du « *long fleuve tranquille* » dont je ne connaissais ni l'avvers ni le revers de son principe. Je fouille à l'instant dans la vie de son auteur et je m'aperçois ahuri que lui aussi, mû par un fleuve aussi faussement tranquille que le mien, fut un acteur de l'Anarchie, avec son opposition à la guerre d'Algérie et son objection de conscience. J'appris là à cette minute seulement que cet homme, dont je ne savais rien, défendit avec brio les injustices et écrivit des articles dans le journal de l'anarchiste Louis LECOIN². Ce dernier ayant été une proche connaissance de mon héroïne Foncette. Bien plus encore, l'auteur de cette tirade, l'avocat-écrivain Denis LANGLOIS, qui voulut dans son « *long fleuve tranquille* » éclaircir des zones sombres de l'histoire contemporaine, se fit

aussi journaliste d'investigation dans l'Affaire SAINT-AUBIN³, une affaire de barbouzes dont je venais précisément d'écrire l'histoire⁴.

Avec ça, il n'y a plus beaucoup de raison de croire au hasard accidentel mais plutôt dans l'intentionnalité mystérieuse du fleuve d'une vie dont les rives sont dangereusement passionnantes et qu'on ne résiste pas à aborder. Y aurait-il, dans tout le désordre de notre expérience, un destin tout tracé par l'inéluctabilité d'un hasard ? Mais... poursuivons plutôt dans le concret, c'est beaucoup plus rassurant.

Lorsque j'ai connu l'existence de Foncette, elle ne se nommait que « *La mère GAUTHIER* » (sic) ou encore « *La bolchevique* ». Elle n'était qu'un personnage parmi d'autres de la mythologie paternelle bourguignonne. C'est là, vers Saulieu, en Côte-d'Or, que mon père, revenu tel un légionnaire de mon pays lointain d'Afrique du nord, évoquait cette figure locale sous ces vocables. C'était souvent pour convoquer un souvenir d'enfance ou situer l'action d'une anecdote : « *Tu sais bien, c'était vers chez la mère GAUTHIER* ». Elle n'était donc pour moi, dans mon enfance, qu'un des héros de Chanteau, ce village morvandiau de Saint-Didier-en-Morvan. Là, elle y tenait un des rôles parmi les acteurs de la vie d'enfant abandonné de mon père, mis en dépôt chez Madame NAUDIN sa nourrice de l'Assistance Publique de ce village du département de Côte-d'Or.

Foncette n'avait qu'un nom de théâtre pour moi : « *La mère GAUTHIER* »⁵, et tenait son rôle de femme libre tel un Diogène⁶ local pur jus.

C'est donc en 2001 que je mis le pied dans ce marais. Il m'a fallu, lors du dernier voyage de mon père en Morvan, l'écouter plus précisément me parler d'elle, le suivre avec mes enfants pour retrouver la maison de la « *Mère GAUTHIER* », la cave de la « *Mère GAUTHIER* » puis lire ses souvenirs écrits⁷ qui suivirent cette dernière vadrouille bourguignonne. Il me fallut cette lecture pour enfin comprendre que ce personnage, qui avait disparu des radars locaux, ne s'était pas contenté d'être un simple figurant du théâtre de l'enfance de mon père.

C'est ainsi, en lisant son manuscrit rédigé en 2001, deux ans avant sa mort, que j'ai soudain pris conscience que cette femme avait été bien plus qu'un hallebardier de figuration pour mon père. Il n'aurait pas, en effet, jeté cette confidence au détour d'un paragraphe. Car lorsque l'on connaît le parcours paternel dans les résistances aux fascismes divers, ce compliment prend toute sa

dimension :

« [...], j'étais son chouchou et c'est peut-être grâce à elle que j'ai acquis cette âme de rebelle et je lui dis merci, Madame GAUTHIER. »⁸

D'un seul coup, en passant de « Mère GAUTHIER » à « Madame GAUTHIER », la perception que j'avais de cette femme fut troublée tel un pavé jeté dans mon marigot de certitudes. En 2019 je décidai de déposer ce manuscrit aux responsables des archives du Musée des Nourrices et des enfants de l'Assistance publique d'Alligny-en-Morvan en leur faisant une promesse, celle de compléter au mieux le travail de mon père par des recherches complémentaires, historiques et biographiques des personnages cités dans ces souvenirs.

Mais que savais-je de Foncette à cette époque, rien de plus que l'ombre mystérieuse de ce que m'en disait mon père : « Elle avait connu JAURÈS⁹ et Louise MICHEL¹⁰ ... », et qu'elle fabriquait des potions comme le « Panoramix » de ma culture de gosse.

Me voilà donc en 2020. Mon père est mort depuis 17 ans déjà. Page 31 de ses souvenirs bourguignons, je suis là, planté devant sa première citation concernant « La Bolchevique ». Que faire ? Le réflexe ethnographique et généalogique prenant le dessus, je me tourne vers les recensements de la commune de Saint-Didier en Côte-d'Or pour l'année 1936 accessibles aux archives en ligne du département. Ainsi pour le village de Chanteau, m'apparurent soudain, avec une sorte de contentement enfantin, des noms familiers, mon père, ses copains, sa famille nourricière et enfin comme un secret d'alcôve accueilli avec délice, le nom, le vrai nom de cette « mère GAUTHIER », celle qui fit tant impression à mon père, ce petit gars de l'Assistance publique, et qui m'intriguait compulsivement.

Elle portait donc un vrai patronyme développé en lettres cursives avec son prénom. Sur ce registre, suivaient sa date et son lieu de naissance, et la mention « SP », sans profession. Elle s'appelait enfin Adelina GAULTIER née en 1871 à Paris et commençait ainsi à devenir pour moi un être de chair. Non que je n'aie cru sur parole les secrets de mon père mais derrière un ethnographe, il y a toujours un historien qui se cache et le pêché naturel d'un chercheur, reste malgré tout la découverte archivistique comme valeur additionnelle au fragile témoignage humain.

Il y a souvent, lorsque l'on retrouve la trace de l'objet de nos attentions, une sorte de frénésie naïve, douce et entraînante. Il ne faut surtout pas tenter de la maîtriser car elle est là, vous court sur la peau, vous saisit l'échine, redouble d'ingéniosité pour plaquer vos émotions sur les tréteaux d'un vaste plaisir narcissique. Pourquoi s'en éloigner ? C'est si bon de se laisser couvrir par cette fièvre.

Il y avait autrefois, il y a encore moins de vingt ans, pour un chercheur, de quoi calmer ses ardeurs car entre deux courriers administratifs et de longs déplacements in situ, il fallait souvent des semaines ou des mois pour parvenir à soupçonner l'ombre d'une piste. À cheval, en voiture, en train ou en avion, il en fallait de la patience pour ne pas tourner bourrique car la passion fiévreuse, par essence, vous tordait les boyaux.

Mais aujourd'hui, ah aujourd'hui ! Avec tout le mal que j'en pense, la planète internet a ce côté pochette-surprise et mistral-gagnant. Adieu le cheval, au revoir le cheval-moteur et bienvenue au bourrin « *moteur de recherche* ». J'y ai donc introduit le mot magique, « *Adelina GAULTIER* », sans trop faire semblant d'y croire, on ne sait jamais, il faut toujours biaiser avec le sort ! Et là, tel Ali-Baba scotché devant sa grotte magique, une série de documents plus précieux que les émeraudes de la caverne me firent presque perdre mon souffle. Ici, mû par ce moteur, il me suffisait de déambuler pour comprendre que les Mille et une nuits, ça existe quand on veut bien se laisser aller à ses émotions.

Telles furent recueillies les premières brassées de blé d'or, des articles sur Adelina GAULTIER dite Foncette, des coupures de presse et autres billets, tribunes ou rubriques comptant les exploits d'une anarchiste, maîtresse de Sébastien FAURE et emprisonnée dans le sinistre dépôt de la prison pour femmes de Saint-Lazare à Paris.

Muni de ce premier viatique, il me fallait alors remonter les pistes, persévérer dans la généalogie, mettre à contribution les bonnes volontés de collègues historiens, tenter de retrouver les descendants collatéraux de Foncette et forcer les portes d'archives nationales, départementales et étrangères pour arriver à reconstruire le parcours de cette femme : Alphonsine Adelina GAULTIER dite Foncette, anarchiste, femme libre, féministe, écologiste avant l'heure. Son tempérament du feu-de-Dieu lui fit croiser d'illustres personnages s'inscrivant dans des nouaisons de la grande Histoire : Le procès des trente, l'affaire DREYFUS, l'affaire Auguste VAILLANT, le retour de Louise MICHEL, l'expérience pédagogique de Sébastien FAURE avec l'école de la Ruche de Rambouillet, la mort de JAURÈS, l'affaire MALVY, la grande guerre de 1914-

1918 et celle de 1939-1945. Et avec cette cohorte d'épreuves, comme enchaînés à ces événements, des noms singuliers d'hommes et de femmes politiques, d'anarchistes et de témoins de l'histoire de France de 1870 à 1950 que Foncette croisa, aima, entendit ou combattit.

C'est avec ces tesselles recomposant enfin la fresque de la vie de Foncette notre héroïne que je dois reconsidérer les remerciements que mon père accordait à « *Madame GAUTHIER* ». C'est certain, il y avait bien autre chose derrière « *la bolchevique* » et le magnétisme singulier de Foncette lui fit construire, c'est sûr, son instinct de résistance à l'injustice.

En sirotant son chocolat chaud, qu'il devait faire bon écouter « *la mère GAUTHIER* » contant les temps héroïques de la commune de Louise MICHEL puis de ses sombres nuits à Saint-Lazare. Sans nul doute aujourd'hui, je ne mettrais plus l'état de rébellion permanente de mon père, uniquement sur le dos de l'institution de l'Assistance publique ou de son propre tempérament. Il y eut de « *la mère GAUTHIER* » derrière ses engagements contre le nazisme ou contre la folie de l'OAS. Mieux encore, son école pilote des HLM à Aïn-Taya n'était-elle pas comme la résurrection de « *La Ruche* » de Sébastien FAURE et de Foncette GAULTIER ?

Il resta en quelque sorte attaché à cette « *bolchevique* », comme si chacun de ses combats puisait sa force dans le cours d'eau qui, « *allant vers la mer reste fidèle à sa source* »¹¹. Lui qui s'affichait « *gaulliste* », les algériens du FLN le nommait « *le communiste du MPC* »¹² ...

C'est donc avec une fidélité mystérieuse que mon père a voulu m'emmener cet été 2001 à ses sources, avant d'entamer son dernier voyage. Il lui fallait revenir dans cette cathédrale de souvenirs, au bord des ruines de la maison de « *Madame GAUTHIER* » et descendre les marches pour entrer dans cette cave où elle protégeait ses potions, sorte de tabernacle dont il était l'inventeur.

Mais, au point de ma vie où je suis, il me faut aussi comprendre pour moi-même le courant de mon fleuve. Je sais aujourd'hui, au lendemain d'une vie professionnelle, pourquoi pendant tant d'années, ma sacro-sainte liberté de penser et d'agir donnèrent tant de fil à retordre à l'institution et aux responsables qui m'employaient, inspecteurs, proviseurs et autres rois et reines Ubu. Je ne leur accordai aucune courbette et ils me mirent dans un placard façon cellulaire... les bonnes sœurs de Saint-Lazare en moins !

« *Les chiens ne font pas des chats* » ?

Non, à coup sûr !

Alors, s'il te plaît, papa, dépêche toi et... raconte moi Foncette !